

mer ta blessure. Cela ne sera pas, me fallut-il travailler comme un esclave et me nourrir de pain et d'eau. Coucher par terre, toi qui est si sensible....

—Mais, Jean, dit Roozeman avec un sourire de dépit, tu te fais une fausse idée de moi. Je t'en remercie tout de même, car c'est un effet de ta bonne amitié. Je suis sensible, en effet, pour certaines choses qui touchent l'esprit et le cœur, mais pour ce qui concerne les douleurs physiques ou les privations, sois sûr que je les supporte aussi bien que n'importe qui. Allons, allons, pas de chagrin; descendons pour déjeuner.

—Déjeuner? murmura Jean. Avec quoi payons-nous le déjeuner?

—Donat payera à son retour.

—Oui, Donat.... cours à sa poursuite. Non, tu restes ici, tu prend un bon déjeuner: c'est nécessaire pour le rétablissement de tes forces. Je sortirai et tâcherai de gagner un salaire; je trouverai bien les moyens de t'héberger ici jusqu'à ce que ta blessure soit guérie. Attendre Kwik serait une duperie....

—Eh, eh, voici Kwik, dit Donat lui-même en ouvrant la porte.

(La suite au prochain numéro.)

## LES ORIGINES DE LA CRISE EN IRLANDE

(Suite et fin.)

En 1794, Grattan avait près de 50 ans. Il occupait encore la première place dans le parlement de Dublin, aussi bien par l'éclat de son talent que par le souvenir de ses anciens serviteurs. Toutefois, sa modération ne plaisait pas à la fraction la plus ardente du parti libéral, qui avait pris pour chef Georges Ponsonby. Elle déplaisait bien davantage encore aux meneurs de l'association des Irlandais-Unis, qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour une insurrection générale.

Pitt, qui venait de rallier à sa politique une partie des whigs anglais, aurait voulu arriver en Irlande à un résultat analogue. Il attachait surtout une grande importance à l'appui de Grattan. Il se fit mettre en rapport avec le grand orateur irlandais. Le duc de Portland donna un dîner où le premier ministre et le chef de l'opposition irlandaise se rencontrèrent. Peu de jours après, Grattan reçut un billet fort courtois de Pitt, qui l'invitait à venir causer avec lui des affaires d'Irlande. Ces pourparlers n'aboutirent pas.

La situation, du reste, allait s'aggraver, les événements allaient se précipiter et, malgré quelques concessions faites aux catholiques, l'association des Irlandais-Unis allait jouer un rôle important. Nous arrivons à l'époque de la Convention. Nous citons :

Déjà, le 14 juillet 1792, dans la populaire cité de Belfast, l'anniversaire de la prise de la Bastille avait été célébré en grande pompe. La Grande-Bretagne n'était pas encore en guerre avec la France, la fête ne rencontra aucune opposition de la part de l'autorité; mais elle n'en eut pas moins le caractère d'une menace évidente contre la domination anglaise. Détail significatif : aux quatre angles de la salle du festin se trouvaient, à côté du drapeau de l'Irlande, ceux de la France, de la Pologne et des Etats-Unis d'Amérique. Seul, le drapeau anglais brillait par son absence.

Quand le gouvernement révolutionnaire de la France se trouva en guerre avec la Grande-Bretagne, il chercha naturellement à exploiter à son profit l'état des esprits en Irlande. Dès 1793, il faisait partir pour ce pays un agent secret chargé de se mettre en rapport avec les patriotes les plus ardents. L'année suivante, envoi d'un nouvel agent. Si ces deux missions n'eurent pas un résultat immédiat, elles contribuèrent probablement à faire naître dans certains esprits l'idée d'un recours à l'insurrection avec l'appui éventuel de la France. Une entente avec un gouvernement étranger paraissait toute naturelle à des hommes qui ne se considéraient pas comme Anglais, mais comme purement Irlandais. Les colonies américaines, d'ailleurs, n'avaient-elles pas accepté, sollicité le concours de la France sous Louis XVI? Et les émigrés français, à leur tour, n'avaient-ils pas accepté, sollicité le concours des puissances coalisées contre la république? Les idées du temps, en cette ma-

tière, il faut bien le dire, étaient moins sévères que celles de notre époque. En 1794, les Irlandais-Unis envoyèrent un agent secret à Paris pour s'entendre avec le gouvernement français. Ce personnage, nommé Jackson, avait été ministre anglican. A son retour du continent, il fut dénoncé par un de ses amis. On lui fit son procès. Il avala du poison avant de paraître à l'audience, et il rendit le dernier soupir devant les juges et le public, au moment où l'on prononçait sa sentence de mort. Wolfe Tone, compromis dans cette affaire, parvint à s'échapper. Il passa en Amérique et de là en France, où il prépara avec une infatigable activité de nouvelles trames contre le gouvernement anglais.

Jusqu'alors, les Irlandais-Unis avaient eu à leur tête des hommes de parole plutôt que des hommes d'action : des avocats, des journaliers, des orateurs. Dans la voie nouvelle où ils allaient entrer, il leur fallait des chefs militaires. Ils en trouvèrent un dans la personne de lord Edouard Fitzgerald, qui fut introduit à cette époque dans l'association. Le nouvel affilié tenait à ce qu'il y avait de plus considérable en Angleterre et en Irlande. Par sa mère, fille du duc de Richmond, il descendait des Stuarts; par son père, le feu duc de Leinster, il appartenait à cette branche de la grande famille des Geraldine, qui, après avoir quitté Florence au moyen âge pour venir s'établir en Irlande, changea son nom en celui de Fitzgerald.

Après la mort du duc de Leinster, la duchesse se remaria à un Ecosais nommé M. Ogilvie, et alla passer plusieurs années en France. C'est là que ses enfants, et notamment Edouard, son cinquième fils, firent connaissance avec la langue et les mœurs françaises. Comme beaucoup de cadets de nobles maisons, Edouard fut destiné à l'état militaire. A l'âge de dix-sept ans, on le pourvut d'une lieutenance et il alla faire ses premières armes en Amérique contre ces républicains dont il devait plus tard embrasser les principes. Blessé dans une affaire, il fut soigné avec un dévouement touchant par un pauvre nègre qu'il attacha depuis cette époque à sa personne, et qu'il traita toujours moins comme un serviteur que comme un membre de sa famille. Il est à remarquer que, dans le cours de sa vie agitée, lord Edouard Fitzgerald inspira toujours la sympathie, souvent le dévouement. Après son rétablissement, il revint en Angleterre et fut reçu à bras ouverts par le monde aristocratique où sa naissance lui donnait droit de cité.

A cette époque de sa vie, lord Edouard était moins occupé d'affaires politiques que d'affaires de cœur. Il avait tout ce qu'il faut pour faire un héros de roman : l'extérieur le plus séduisant, le courage le plus chevaleresque, une âme tendre et passionnée avec un caractère énergique et aventureux. Rien d'étonnant que les femmes aient joué un grand rôle dans son existence. Il avait déjà eu plusieurs aventures romanesques lorsqu'il rencontra une personne célèbre alors par sa beauté, par son talent musical et par le nom de son mari. Elizabeth Limely avait paru à seize ans sur le théâtre et avait éclipsé du premier coup toutes les cantatrices de son temps. Sa carrière dramatique ne fut pas longue : en pleine jeunesse et en plein succès, elle quitta la scène pour épouser un homme de lettres pauvre et peu connu encore, auquel elle sacrifia vingt soupçons plus riches et plus haut placés. Il est vrai que l'adorateur préféré s'appelait Sheridan et qu'il plaçait la cause de son amour avec cette éloquence entraînant dont la Chambre des Communes devait subir, quelques années plus tard, l'irrésistible impression.

Ce mariage d'amour fut longtemps un mariage heureux. Mais un jour, lord Fitzgerald fit la connaissance de Sheridan, probablement par Fox, leur ami commun et un peu le parent du jeune lord. Il vit Mme Sheridan et l'aima. Elle partagea sa passion et mourut de honte d'y avoir succombé. Tel est du moins le récit que fait dans ses *Mémoires* Mme de Genlis, qui se trouvait en Angleterre à l'époque de ces événements et qui voyait fréquem-

ment Fox, Sheridan et les autres chefs du parti whig. La gouvernante des enfants du duc d'Orléans était arrivée à Londres en 1791, amenant avec elle une jeune fille de dix-sept ans, qu'elle avait affublée du nom bizarre de Pamela, mais qui s'appelait en réalité Nancy Syms. Thomas Moore, dans sa *Vie de lord Edouard Fitzgerald*, fait de Nancy Syms une fille naturelle de Mme de Genlis. D'après cette dernière, c'était tout simplement une petite Anglaise, choisie à l'âge de quatre ou cinq ans, à cause de sa gentillesse, pour parler l'anglais avec les enfants du duc d'Orléans. Quoi qu'il en soit, Mme de Genlis l'aimait comme une fille, et nous verrons plus tard qu'elle la dota.

Pamela eut beaucoup de succès à Londres dans la société anglaise. Elle était jolie, elle avait un charmant caractère et, chose curieuse, elle ressemblait d'une manière étonnante à la pauvre Mme Sheridan, qui regrettaient alors tous ses amis et que pleuraient à la fois son mari et son amant. Sheridan, tout le premier, fut frappé de cette ressemblance et demanda la main de la jeune fille. Mme de Genlis eut le bon sens de la lui refuser; non-seulement la disproportion d'âge était assez considérable, puisque Sheridan avait près de quarante ans, mais le mauvais état de ses affaires et ses incurables habitudes de dépense en faisaient un mari très peu souhaitable. Un autre prétendant, d'ailleurs, allait se mettre sur les rangs, s'il n'y était déjà. Mme de Genlis raconte, en effet, que lord Edouard Fitzgerald avait vu Pamela pendant ce voyage et qu'il s'en était épris tout de suite. D'après Thomas Moore, au contraire, il l'aurait aperçue pour la première fois, l'année suivante, dans un voyage qu'il fit à Paris. Le récit de Mme de Genlis est bien plus vraisemblable. Comment admettre, en effet, que Pamela et sa mère adoptive, fréquentant à Londres la même société que lord Edouard, ne se soient pas rencontrées avec lui? Il est plus que probable que, s'il se rendit à Paris, c'est parce qu'il l'aimait déjà et voulait se rapprocher d'elle. Ce voyage, comme on va le voir, eut une influence décisive, non-seulement sur sa vie privée, mais sur ses opinions.

Quoique membre de la Chambre des Communes d'Irlande, par la protection de son frère aîné, lord Edouard, jusqu'à cette époque, s'était fort peu occupé de politique. Par tradition de famille, il était whig, et votait avec les whigs; toutefois il n'allait pas au-delà du libéralisme sage et prudent de lord Charlemont et de Grattan. Son séjour à Paris change brusquement le cours de ses idées. Il se grise du vin capiteux de la révolution. Les grands mots de fraternité et d'égalité, tant prodigués par les hommes de l'époque, séduisent cette nature ardente et généreuse. Sa correspondance avec sa mère, au milieu d'un amour filial aussi sincère que touchant, porte à chaque ligne les traces de l'enthousiasme que lui inspirent les idées du jour : " Dans les cafés, écrit-il, dans les lieux publics, on se traite mutuellement de camarades, de frères, et quand un étranger arrive, on lui dit immédiatement : Oh ! nous sommes tous frères, nos victoires sont pour vous, pour tout le monde."

Cet enthousiasme, qui peut faire sourire aujourd'hui, était sincère chez Edouard Fitzgerald comme chez beaucoup d'hommes de sa génération. Le jeune lord s'était intimement lié avec Thomas Paine, le célèbre démocrate anglais, alors réfugié en France. Les deux amis logeaient et dînaient ensemble. Ils assistèrent tous deux à un banquet donné par un certain nombre d'Anglais résidant à Paris pour célébrer les gloires de la France républicaine et la retraite des armées coalisées. Là un grand nombre de toasts furent portés, dont un à l'abolition des distinctions héréditaires. Ed. Fitzgerald, prêchant d'exemple, déclara aussitôt renoncer à son titre de lord, qui n'était d'ailleurs qu'un titre de courtoisie, comme on dit en Angleterre. A partir de ce moment, il se fait adresser ses lettres avec la suscription suivante : *Le citoyen Edouard Fitzgerald, hôtel de White, pas-*

*sage des Petits Pères, près le Palais-Royal.*

Au milieu de son exaltation politique, le jeune homme ne perdait pas de vue l'objet principal de son voyage. Logé à deux pas du Palais-Royal, il voyait constamment Mme de Genlis et sa fille adoptive pour laquelle son amour ne faisait que grandir. Il obtint enfin la main de Pamela, à la condition que sa mère acquiescerait au mariage. L'excellente femme, qui adorait son fils, ne voulut pas mettre obstacle à son bonheur. Le mariage eut lieu quelque temps après, à Tournai. Mme de Genlis constitua en dot 6,000 frs. de rente à sa fille adoptive. Le duc d'Orléans et son fils le duc de Chartres, plus tard, roi des Français, signèrent l'acte de mariage comme témoins. Pamela fut le modèle des femmes, et elle sut fixer le cœur jusque-là un peu inconstant de son mari, qui, dans ses lettres, parle sans cesse, en termes émus et délicats, de son bonheur conjugal et plus tard de son bonheur paternel. Au point de vue purement privé, il avait donc fait un excellent choix. Malheureusement, ce mariage acheva de le brouiller avec le gouvernement anglais. On avait déjà vu de fort mauvais œil son voyage en France : ce fut bien pis quand on apprit qu'il épousait une fille adoptive de Mme de Genlis, une protégée du duc d'Orléans. On le raya d'office des cadres de l'armée.

Il arriva à Londres avec sa jeune femme au commencement de 1793, quelques jours seulement avant la déclaration de guerre entre l'Angleterre et la France. A partir de cette époque, il prit une part active aux débats du parlement irlandais. Il n'était pas orateur et ne le devint pas; il se signala seulement par quelques-unes de ces protestations énergiques pour lesquelles l'éloquence n'est pas nécessaire. Une fois entre autres, après un discours de Grattan qu'il trouvait trop modéré, il s'écria que les chefs du gouvernement irlandais étaient les pires ennemis du roi. Invité, pour cela, à faire ses excuses à la Chambre des Communes, il se borna à quelques mots d'explication, dont on se contenta, parce que son caractère loyal et nature sympathique désarmaient ses adversaires politiques. A la même époque, il consentit à mettre en rapport avec les chefs des Irlandais Unis un des agents secrets envoyés par le gouvernement français. Bref, il se compromit à un tel point, qu'on n'hésita pas à lui proposer d'entrer dans l'association et que même on le dispensa, comme son ami Arthur O'Connor, de prêter le serment d'usage. Et, pour le dire en passant, la formule seule de ce serment, qui venait d'être modifiée, suffisait pour indiquer les tendances nouvelles de l'association. Le serment primitif était ainsi conçu : " Je jure de consacrer tous mes efforts à obtenir, *dans le parlement*, une équitable et complète représentation de tout le peuple irlandais." Depuis quelque temps, les mots : *dans le parlement*, avaient été supprimés. Il était impossible de dire plus clairement qu'on ne se croyait pas tenu de se renfermer dans les limites de l'agitation légale et qu'on irait, s'il le fallait, jusqu'à l'insurrection.

A peine entré dans l'association, Edouard Fitzgerald y prend un rôle prépondérant. Les autres chefs, comme Olivier Bodu, les deux Emmet, Mac-Neven, quoique plus anciens, s'effacent devant lui. Cela se comprend : il était militaire et passait même pour un officier distingué, puisque le gouvernement anglais, à l'époque où il ne s'occupait pas encore de politique, lui avait offert le commandement d'une expédition contre Cadix. Si l'on tient compte, en outre, de sa grande naissance, de la popularité que lui donnait son attitude dans le parlement et de la séduction que sa personne exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, on comprendra que lui seul pouvait être le chef de l'insurrection qui se préparait. On trouva plus tard dans ses papiers un relevé des forces dont pouvait disposer l'association des Irlandais-Unis. D'après ce travail, le chiffre des affiliés s'élevait à deux cent soixante-dix-neuf mille. Les armes ne manquaient pas; il en existait des dépôts assez consi-